



## CULTURE

# La Foire Art Basel Miami se met au diapason de l'ère Trump

Si les artistes réagissent aux dernières élections par des œuvres et des actions, le marché de l'art ne semble pas souffrir

### ART

**E**st-ce qu'elle a un beau corps? Non. Est-ce qu'elle a un gros cul? Absolument.» Par cette déclaration classieuse sur les atouts de Kim Kardashian, star de la télé-réalité, le remplaçant de Barack Obama entra dans l'histoire de l'art. Nous sommes en l'an 1 de l'ère Trump. Et l'artiste Jonathan Horowitz a choisi cette infamante citation comme titre d'un de ses photcollages : sur une pelouse de golf, on voit un grand homme blanc à moumoute jaune qui, dans un vigoureux swing, envoie sa balle vers un ciel illuminé de tous les feux de l'enfer.

Exposée à la galerie Sadie Coles, c'était l'une des images les plus fortes de la Foire Art Basel Miami, grand raout de l'art contemporain qui s'est clos dimanche 4 décembre. Après les ventes aux enchères de novembre à New York,

aux résultats plus qu'honorables, cet événement couru par les collectionneurs du monde entier constituait un des premiers baromètres du marché de l'art contemporain depuis la défaite d'Hillary Clinton.

Alors, effet Trump, ou pas? La question était sur toutes les lèvres. Car les allées entre les stands étaient particulièrement calmes lors de la journée d'ouverture, réservée aux VIP, le 1<sup>er</sup> décembre.

**«Honnêtement,  
comment  
croire que Trump  
sera néfaste  
aux riches  
collectionneurs?»**

MARC SPIEGLER

directeur général d'Art Basel



« C'est mou, on peut le dire », se plaignaient nombre de marchands. « On sent bien que les gens sont dans un temps d'attente », admettait-on chez Paul Kasmin, de New York.

Certaines galeries allaient même jusqu'à évoquer sans ambages l'actualité politique. Chez l'Angeline Susanne Vielmetter trônait ainsi un portrait hyper-réaliste d'Hillary Clinton, confronté à un monochrome noir de graphite : « Karl Haendel, l'auteur, a réalisé cette toile en début d'année, mais aujourd'hui elle prend bien sûr un sens plus triste, comme si la force obscure avait gagné », concède la galeriste, encore sous le choc de l'élection.

Les Mexicains de la galerie OMR avaient, eux, transformé tout leur espace en manifeste. Une bannière étoilée submergée de couleur noire, un mur de brique miniature : la parabole était claire. « Notre plus grand voisin a fait ce choix, nous ne pouvions nous taire. Ce stand, c'est un peu notre île des réfugiés. A travers l'art, nous voulons prôner l'espoir radical. » Désir d'optimisme mis en scène par quelques œuvres lumineuses, notamment de James Turrell, comme des parenthèses de béatitude dans un monde de brutes.

### « Less people but good people »

Tous les partis pris n'étaient bien sûr pas aussi clairs. Mais les galeries les plus notables n'échappaient pas toujours à la question d'actualité. A commencer par l'allemande Gmurzynska et sa spectaculaire évocation de la révolution russe, dont on célèbre l'an prochain le centenaire. Portrait du poète Maïakovski par Rodtchenko, motifs de tissu imaginés par Vavara Stepanova, posters de Lénine, collages du méconnu Galadzev... Le tout était mis en scène à la perfection, sur fond de

## « Ce stand, c'est notre île des réfugiés. A travers l'art, nous voulons prôner l'espoir radical »

OMR  
galerie mexicaine

photographies constructivistes. Cette utopie artistique, que Staline écrasa au bout de quelques années, fait-elle écho à notre temps ? Le directeur de la galerie, qui travaille depuis les années 1960 sur l'art soviétique, le reconnaît : « Ces artistes ont essayé de changer la vie de tous les jours grâce à l'art. Cette utopie vivante ne peut qu'inspirer un milieu de l'art aujourd'hui tout orienté sur le marché. J'ai même un client qui m'a dit que cela révélait peut-être la révolution à venir ! »

En attendant, malgré le calme, nombre de galeristes s'avouent ravis des ventes, comme les Français Jocelyn Wolff et Vallois, qui défendait Jacques Villeglé dans un excellent secteur Survey, destiné aux artistes des années 1960 ou 1970, aux côtés des fascinants autels gitans de l'Afro-Américaine Betye Saar (chez Roberts & Tilton). Même enthousiasme pour l'Italien Tornabuoni : spécialiste de Lucio Fontana, il avait affrété un yacht envahi de design et d'œuvres d'art 100 % italiens, qui lui a servi de spectaculaire argument de vente. Idem chez les tout jeunes, des Espagnols d'Espaivisor aux Japonais de Take Ninagawa.

« Less people, but good people » : moins de monde, mais du beau monde. Comprendre : les trustees des plus grands musées, les conseillers les plus influents, et autres

gros poissons. Autant de valeureux qui avaient résisté au virus Zika, arrivé sur les côtes de la Floride, et aux grèves de la Lufthansa, qui ont ralenti les Allemands. « Après, je ne peux pas vous dire si certains se sont désistés parce que l'élection les a déprimés, reconnaît Marc Spiegler, grand manitou de tous les Art Basel (Bâle, Miami et Hongkong). Mais, honnêtement, quelle que soit votre conviction, comment croire que Trump sera néfaste aux riches collectionneurs ? »

### Un appel au boycottage

Les moins pragmatiques des marchands doivent le reconnaître : le futur président ne saurait pour l'instant s'avérer mauvais pour le business. Ou alors très incidemment : ainsi de la galerie new-yorkaise de Robert Mnuchin, dont le fils Steven vient d'être nommé par Trump secrétaire d'Etat au Trésor. Jerry Saltz, le très prescripteur critique du *New York Magazine*, appelle à boycotter la galerie ? Les mégacollectionneurs qui fraient à Miami ne sont, hélas, pas les plus sensibles à ses arguments, et l'effet sur le chiffre d'affaires devrait rester relatif.

De même, la portée risque d'être limitée pour la manifestation qui, lundi 28 novembre, a mené une centaine d'artistes, Jonathan Horowitz en tête, au pied du domicile d'Ivanka Trump, fille de Donald et collectionneuse à ses heures : cela ne changera sans doute rien à la « politique culturelle » de celui qui affiche des goûts plutôt... versaillais. Dans les allées d'Art Basel Miami, on pouvait en tout cas repérer une œuvre qui semblait faite pour lui : une énorme bague de Jeff Koons, deux mètres de haut, brillant de mille feux. Est-ce qu'elle a un gros cul ? Absolument. ■

EMMANUELLE LEQUEUX